

Avec son esprit rieur, ses bons mots, sa franchise aimable, Georges avait produit une profonde émotion sur elle.

Il lui avait plu, elle le lui avait dit.

Cette fantaisie dura six mois ; puis au bout de ce temps, les exigences de Jeanne, ses jalousies, son despotisme ne connurent plus de bornes.

La vie devint même si intolérable que Georges eut la force de rompre, mais ce qu'il ne put jamais éviter, c'est que de temps à autre, quand la misère qui guette toujours au passage les plus brillantes de ces malheureuses, s'abattait sur Jeanne, ou bien que le désœuvrement s'emparait d'elle, elle revenait chez Chaniers, l'attendait dans la rue, le relançait enfin, soit pour se faire donner quelques sous, soit même pour essayer de renouer avec lui.

Et Georges qui n'ignorait plus maintenant quelle vie avait été celle de Jeanne, même pendant qu'elle l'accablait des plus chaudes protestations, Georges l'avait en horreur, sachant bien que dans une semblable liaison il eût laissé sa force, sa considération, peut-être son honneur.

Malgré cela, il ne savait pas se débarrasser de Jeanne. Il avait peur de sa colère, du scandale qu'elle était capable de faire, de ses menaces.

Et tout en l'ayant en horreur, tout en le lui disant, il subissait ses visites.

C'était cette situation que Chaniers avait confiée à son ami.

C'était contre les menaces de Jeanne qu'il lui demandait des conseils, une règle de conduite, à lui, Pierre, le calme, la clairvoyance, la sagesse en personne.

Et Pierre, qui avait jadis beaucoup aimé son ami, l'aima de nouveau parce qu'il le sentait très malheureux ; mais malheureux d'un chagrin lourd, obsédant, désagréable pour une nature franche et ouverte comme celle de Chaniers.

C'est alors que pour le distraire, de Sauves amena son ami chez lui.

Il espérait le fortifier, lui rendre sa gaieté, son courage, son insouciance heureuse de jadis ; mais loin d'atteindre ce résultat, Pierre s'aperçut avec consternation au bout de quelques mois que Georges pâissait, devenait mille fois plus triste et plus morose qu'avant.

—Qu'as-tu ? lui demanda-t-il un jour.

—Rien, répondit brièvement Georges.

Pierre, ce matin-là, n'insista point.

—Jeanne est-elle revenue ? l'interrogea une autre fois de Sauves.

Georges parut s'éveiller d'un songe.

—Ah ! Dieu non !... s'écria-t-il. Elle est bien loin de ma vie maintenant.

—Bien vrai ?

—Oui ! et je lui ai signifié de me laisser tranquille, dans des termes tels qu'elle ne reviendra pas, j'en suis sûr.

—Tant mieux. Pourquoi ne m'en avais-tu pas parlé ?

Georges rougit comme une jeune fille.

—Je n'ai pas osé.

—Comment, tu as des secrets pour moi, ton meilleur ami, pour moi qui ai si souvent pleuré devant toi ?

—C'est si délicat, cette fois-ci, murmura-t-il très confus, si délicat et si grave !

Les yeux si droits de Pierre brillèrent comme des étoiles.

—Qu'est-ce que c'est donc ? demanda-t-il à son ami, la gorge serrée par une grosse angoisse, tant il avait peur de mal deviner, de se tromper.

—Au fait, dit Chaniers, il n'entre ni dans mon caractère, ni dans mon cœur d'avoir une seule pensée cachée pour toi, j'aime mieux tout dire.

—Tout ? fit Pierre avec un doux sourire. Allons, va, je t'écoute, n'aie pas peur.

—Tu as l'air de le savoir, mon secret.

—Possible, mais dis toujours. Je veux le tenir de ta confiance et de ton affection.

—J'aime Adèle !

Un instinctif mouvement plus fort que sa volonté ouvrit les bras de Pierre.

Georges vint s'y jeter.

—Ah ! la bonne parole qui fait de toi mon frère, s'écria de Sauves, et comme elle me rend heureux !

Ils s'embrassèrent avec effusion.

—Alors, dit Chaniers tremblant et encore ti-

mide, tu ne me refuseras pas la main d'Adèle !....

—Ah ! Dieu, non ! Au contraire. Elle est bonne, vaillante et courageuse ! Si tu savais comme elle remplit tous ses devoirs, qu'elle incomparable fille elle est pour notre mère, quelle vaillante petite maman mon Robert a trouvée en elle, la pauvre petite orpheline !....

Pierre, si maître de soi d'ordinaire, s'attendrisait.

—Je sais, dit Georges, et c'est pour cela que je l'adore.

—Et toi, de ton côté, continua de Sauves, n'est-tu pas honnête, intelligent et travailleur aussi ? Alors que puis-je désirer de plus, moi qui aime Adèle bien plus comme un père que comme un frère, et qui t'estime si profondément !...

—Mais elle, Pierre, m'aime-t-elle ?

—Nous allons le lui demander ce soir même, en présence de notre mère, veux-tu ?

—Certainement. Mais...

Il hésita.

—Quoi ? demanda de Sauves.

—J'ai peur.

—Allons donc ! Va, je serais bien étonné que ma sœur n'ait pas pour toi les mêmes sentiments qui sont nés dans ton cœur pour elle.

Georges pâlit.

—Cruel ! dit-il, tu sais quelque chose et tu me le caches.

Pierre sourit.

—Que c'est beau, l'amour ! murmura-t-il.

—Elle t'a dit quelque chose ? Je t'en supplie, répète-le moi.

—Non, Adèle ne m'a rien confié. Mais il faut être un amoureux, c'est-à-dire avoir des yeux pour ne pas remarqué ses pâleurs et ses rougeurs, son trouble et sa joie, quand tu es là ou que tu dois venir.

—Ah ! Pierre ! Pierre !... tu me mets la joie au cœur. Tu es bon comme Dieu et je t'adore.

—Tout le monde alors, demanda de Sauves avec son bon regard.

—Oui, tout le monde, aujourd'hui. Je suis si heureux !

Il le fut encore bien davantage lorsque, avec ses grands yeux baissés Adèle, en présence de Mme de Sauves, laissa tomber sa main dans la sienne.

Pierre répéta sa phrase, quand le premier moment de joie se fut un peu calmé.

—Mes enfants, dit-il avec son expression si paternelle, c'est bien beau l'amour. Mais avant de vous mettre en ménage, il faudrait un peu songer à l'avenir.

—Il est assuré, dit aussitôt Georges.

—Ah ! fit Pierre, comment cela ?

—D'abord j'ai ma place d'ingénieur.

—Parlons-en, dit de Sauves avec indulgence, cent cinquante francs par mois !...

—J'avancerai.

—J'en suis persuadé, mais il faut du temps.

—Ma tante Duclos qui m'aime tant, me laisse tout ce qu'elle a, dit Georges.

—C'est l'avenir cela, mais le présent. Croyez-moi, faites des économies, soyez patients, et attendez...

—Quoi ?

Pierre rougit.

—J'ai une idée, dit-il.

Georges eut une exclamation de joie.

—Quelle invention comme autrefois, s'écria-t-il. Ah ! Pierre, tu seras toujours notre Providence.

—Oni, fit gravement de Sauves, j'ai une idée, en effet, mais avant de te réjouir comme un grand enfant que tu es, attends donc de savoir si elle est pratique, et si étant pratique, nous pourrions trouver les fonds pour l'exploiter.

—Peux-tu dire en quoi elle consiste ?

—Volontiers. Je remarque que depuis quelques années, la sculpture sur bois prend des proportions extraordinaires. Mais la main-d'œuvre est très élevée, car il faut pour ce travail des ouvriers spéciaux. Mon invention remplacerait ces artistes, par un moyen mécanique et mettrait ainsi la sculpture à la portée de tout le monde.

—Tu pourrais sculpter mécaniquement le bois qui est dur.

—Oui, en décomposant le bois ou pour mieux dire en faisant une composition molle que je colle-

rais dans des moules et qui se durcirait à la pression, grâce à des procédés spéciaux.

Il expliqua lesquels.

Georges eut une exclamation de bonheur.

—C'est aussi simple qu'ingénieux, dit-il. C'est la fortune. Quand prends-tu ton brevet ?

—Doucement, dit Pierre, il faut trouver les fonds d'abord. Et ce sera difficile.

Mais parmi les anciens amis de ton père, n'auras-tu pas ce que tu désires ?

—Autrefois, oui. Aujourd'hui, c'est bien différent.

—Pourquoi ?

—Les pauvres n'ont plus d'amis.

—Tu as cependant donné des preuves de caractère, d'intelligence et de conduite qu'on ne connaissait pas jadis.

—Ce n'est pas une raison. Personne n'a plus d'intérêt à m'être agréable. On ne m'écouterait même pas.

—Il faut tout de même essayer, Pierre, dit Mme de Sauves à son tour. Je suis vieille, dit Mme de Sauves à son tour. Je suis vieille, mes forces s'en vont, je voudrais bien voir Adèle heureuse avant de mourir.

Ils lui fermèrent tous la bouche avec leurs baisers, essayant d'éloigner de l'esprit de la pauvre mère les idées de mort dont elle ne parlait pas d'ordinaire, étant fort courageuse.

Pierre se mit en campagne et résolument chercha. Mais ses craintes n'étaient pas vaines.

Il tournait du reste dans un cercle vicieux.

Pour donner confiance il eût fallu expliquer son procédé par le menu.

S'il l'eût expliqué, il courait le risque de se le voir voler.

Quatre ans se passèrent, les jours de Mme de Sauves déclinaient visiblement.

Adèle, toujours vaillante, donnait ses leçons, elle était estimée de tous ceux qui la connaissaient.

Georges avait eu l'avancement tant rêvé.

Maintenant on pouvait vivre, même sans l'invention, petitement, mesquinement ; mais enfin, avec les travaux de Pierre, on n'était plus à la merci d'une maladie.

Robert grandissait adoré par Adèle et par Suzanne qui était restée la dévouée des premiers jours, encore plus attachée à la famille dont elle faisait maintenant partie.

Tout le monde était calme dans cette vie honnête, très effacée, toute de labeur et de devoir.

Seul, Georges, de plus en plus amoureux, contenait mal son impatience et suppliait Pierre de consentir à son bonheur.

Celui-ci toujours calme, toujours maître de soi donna enfin son consentement, mais à une condition, que les jeunes mariés, ne changeraient point d'appartement et ne dépenseraient point leurs économies pour entrer en ménage.

Il fallut bien écouter cette voix de la suprême raison, car Adèle aimait Pierre au moins autant qu'elle l'estimait.

Il n'y avait pas huit jours que Georges était au comble de ses vœux, quand un matin, lui fut remise une lettre entourée d'une bande noire et timbrée de l'Auvergne.

Il l'ouvrit, le cœur serré.

Elle contenait les lignes suivantes :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous annoncer la mort de Mme veuve Duclos, votre tante. Par un testament otographe déposé en mon étude, elle vous constitue son légataire universel et son unique héritier. Je vous serais reconnaissant de m'envoyer vos instructions soit pour les funérailles, soit pour la succession.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre dévoué et obéissant serviteur.

« LÉONARD VARNAC
« Notaire à Saint-Flour. »

Georges télégraphia qu'il se mettait en route, et il partit seul, le soir même.

Quand il revint, il était très triste, Mme Duclos était une sœur de sa grand-mère, à peu près son unique parente.

Mais sous ses larmes, cependant très sincères un rayon d'espoir brillait.